

## Nouvelle Revue Française

Juillet-août 1981

### LETTRES ÉTRANGÈRES

*Hymnes à la Déesse.* Textes traduits du sanskrit et commentés par Ushâ P. Shâstri et Nicole Menant; iconographie commentée par le D<sup>r</sup> C. B. Pandey (Éditions du Soleil Noir).

Au commencement, sans doute, ne furent point les dieux mais la Déesse. Tout laisse à penser que les premières adorations, en effet, et la fumée des premiers sacrifices allèrent à de fécondes divinités aux lourdes hanches et aux seins généreux, de la « Vénus » de Lespugue à l'Artémis d'Éphèse, d'Ishtar la Babylonienne à la Ciuacoatl des Aztèques. Plus manifestement que l'homme enracinée dans le cosmos, ses rythmes et mystères essentiels, la femme était mieux que lui disposée à incarner la sourde sacralité du monde et à lui donner figure. Certes, aux côtés des déesses avaient bientôt surgi de grands dieux ouraniens, créateurs ou démiurges. Mais devait leur échoir le plus souvent le triste sort auquel Pascal reprochait à Descartes d'avoir abandonné son Dieu mécanicien : devenus presque complètement inutiles après

leur initiale « chiquenaude », ne représentant plus qu'une perfection figée, admirable autant qu'inopérante, ils se muèrent en *dei otiosi* délaissés, tandis que les déesses de la Terre-Mère, garantes de fécondité, dispensatrices de bienfaits nécessaires et quotidiens, continuaient de recevoir un culte aussi assidu qu'intéressé.

Ce phénomène quasi universel, vérifiable dans une vue générale de l'histoire des religions, va bien sûr se diversifier selon les cultures. Ainsi le culte de la Déesse prendra-t-il en Inde une forme très particulière et élaborée, connue sous le nom de Shaktisme, et à laquelle ce précieux recueil d'hymnes nous permet un accès direct, pour la première fois en langue française et hors des revues savantes. Les fouilles de Mohenjo-Daro attestent qu'une déesse mère des animaux était adorée depuis la plus haute antiquité en Inde dravidienne. Survinrent, vers le xv<sup>e</sup> siècle avant notre ère, les envahisseurs aryens, avec le panthéon essentiellement masculin de la riche mythologie védique. Or cette dernière devait par la suite se recouvrir de la métaphysique subtile du védanta, centrée, comme l'on sait, sur la notion d'absolu (*brahman*) et sur une rigoureuse équation moniste identifiant le soi individuel (*âtman*) à cet absolu, tout le reste, c'est-à-dire toute dualité, toute diversité, tout devenir surtout, n'étant qu'illusion, magie (*mâyâ*) fallacieuse et perfide.

A force donc de ne plus représenter bientôt que ce *brahman* immuable, cet absolu fermé, autistique, clos sur son aséité comme en une forteresse de perfection, les principaux dieux de l'hindouisme, Brahmâ, Vishnu et Shiva, ne permettront plus à la pensée d'avoir recours à eux pour rendre compte du réel en son chatoyant déploiement. Il en sera d'eux un peu comme de l'Être de Parménide. L'Être est. Le non-être n'est pas. La situation est bloquée dans l'impasse de cette sèche logique et tout devenir semble donc exclu, interdit par cette froide alternative de l'immobile.

Peu à peu la pensée indienne en vint donc à adjoindre à ces dieux reposant en perpétuel état d'être-conscience-béatitude (*sai-cit-ânanda*) un reflet actif, une compagne dynamique d'où émane la manifestation foisonnante du multiple, la formidable danse du devenir. Le dieu est la conscience, la déesse sera l'action; il est la virtualité, elle sera son actualisation;

il est l'Être, elle sera son devenir, elle sera la nature naturante (*prakṛti*).

Assise sur le corps inerte de Shiva en érection (ainsi que la représente le plus souvent l'iconographie), Kālī jouit et sa jouissance même constitue le prodigieux déploiement du divers, le jaillissement torrentiel des mondes, le surgissement des êtres et leur mort, le *big bang* d'où naissent les univers et le *trou noir* où ils s'engloutissent lors du *Mahâpralaya* ou grande dissolution. La Déesse jouit, la Déesse danse, la Déesse combat les démons, la Déesse resplendit; elle se nomme Pārvātī ou Bhairavī, Umā ou Durgā, elle est lumineuse ou obscure, séduisante ou effroyable. Et son plaisir, et sa danse, et sa lutte, et son éclat, et chacun de ses innombrables noms et formes ne sont que des aspects exprimant la liberté de son jeu miroitant et infini. « Tu es la Réalité qui sous-tend l'ir-réalité du monde. Tu joues et ton jeu est le monde qui est un monde ludique » (Tantrasāra).

Prodigieuse vision que celle exprimée par ces hymnes au souffle immense, remerciant la Déesse de la fête sans fin à laquelle elle nous convie, en laquelle elle nous brasse, et qui n'est autre que le devenir du monde, l'opéra fabuleux de son aventure, l'inépuisable et vertigineux kaléidoscope de la diversité de ses formes. Illusion, certes. Spectacle, dirais-je plutôt. Car l'illusion n'est point condamnée dans le tantrisme autant que chez l'austère Çankara. Toute l'enthousiasmante poésie de ces chants mystiques, proche à cet égard de celle de Nietzsche, la vénère au contraire comme l'effet d'un jeu d'amour fou auquel la Déesse invite ses adorateurs, les poètes, les yogins et tous ceux qui ne recherchent point la voie de leur salut au-delà du réel, mais en sa splendeur même, multiple et enivrante, délicieuse et tragique.